

## R.L.S. à Paris

*Hervé Dumez*

Le 22 septembre 1878, Stevenson quitte au matin le village de Monastier-sur-Gazeille en compagnie de Modestine qu'il avait acquise pour 65 francs et un verre d'eau de vie. Il marche, comme il avait aimé le faire adolescent dans les Highlands, et elle porte son attirail. Ayant le caractère de sa race, elle baisse parfois ses longues oreilles et se plante sur ses sabots sans plus vouloir avancer. Les débuts de leur vie commune sont difficiles, mais ils finissent par s'apprécier. Ils font ensemble plus de deux cents kilomètres.

Quittant la Haute-Loire pour le Sud, il a laissé Paris loin derrière lui. Il ne cherche pas à oublier – comment le pourrait-il ? – mais simplement à pouvoir penser à autre chose. Une nuit passée au milieu d'un bois de pins, il raconte qu'il a fait ce rêve d'une femme qui reposait à ses côtés, silencieuse et tranquille, sa main posée dans la sienne sous la voûte d'étoiles (bien qu'il ne le dise pas, celle dont il venait d'être séparé et qui lui manquait si intensément). Ainsi le bonheur lui fut-il donné, mais en songe, de la contempler dans son sommeil et de poser ses lèvres dans la douceur de soie de sa chevelure<sup>1</sup>. Comme il le fait quand la nuit sous le ciel a été belle, il dépose avant de repartir quelques pièces de monnaie sur une pierre pour remercier de ses soins l'hôtelier sauvage et accueillant.

Quand il a débarqué un jour de printemps du train de Calais, gare Saint Lazare, quatre ans auparavant, il relevait d'une dépression de plusieurs mois et se savait atteint de syphilis, auxquelles s'ajoutait une déficience pulmonaire congénitale. C'est à Edimbourg, sa ville natale, qu'il avait contracté ces maux ainsi qu'un athéisme tranquille qui l'a mis au ban de sa famille calviniste qu'il continue pourtant d'aimer. Ayant annoncé à son père qu'il ne serait pas ingénieur comme lui, il a entamé sans conviction des études de droit qui lui permettent de donner le change provisoirement. La littérature française – notamment Balzac mais aussi George Sand qui le mènera en Auvergne – le passionne, ce qui l'a poussé à transformer son prénom de Lewis en Louis tout en continuant de le prononcer à l'écossaise. Il s'appelle donc Robert Louis Stevenson, se désignant lui-même sous ses initiales, R.L.S., et sait qu'il mourra jeune, sans doute dément, probablement dans d'atroces souffrances mais ne s'en soucie pas pour l'instant outre mesure. Depuis des années, Paris est son rêve et il se réalise enfin. Son cousin Bob, avec lequel il a été élevé – pour

1. Relatant ce rêve, peut-être Stevenson retrouvait-il une de ces quelques métaphores primitives dont toutes les autres, affirme Borges, ne sont que des variations. L'Argentin (grand admirateur de l'Écossais) cite ce vers, qu'il attribue à Platon :  
« *J'aimerais être la nuit pour observer ton sommeil avec des milliers d'yeux.* »  
L'explicitation de l'association entre les étoiles et des yeux est puissante, mais elle a quelque chose d'effrayant. Sans doute pourrait-on opérer cette variation plus douce :  
« *Je voudrais être nuit pour veiller ton sommeil de toutes mes étoiles.* »

ceux qui ont eu la chance de connaître les deux esthètes, plus flamboyant encore qu'Oscar Wilde –, l'accueille à l'Hôtel du Globe, au coin de la rue des Écoles. La ville de ses désirs ne le déçoit pas.

Bientôt Bob, qui se veut un artiste, s'installe au 81 du boulevard Montparnasse dans un des ateliers que Carolus Duran loue à ses élèves. Louis quant à lui s'installe rue Racine.

Les deux cousins se retrouvent le soir pour s'installer sur un banc du Pont des Arts et regarder d'un côté le soleil sombrer dans la Seine, de l'autre éclairer de ses derniers rayons les tours de Notre-Dame. Ils remontent ensuite dîner chez Lavenue, à Montparnasse, où ils boivent du Fleurie, leur enchantement. Alors que Bob peint, Louis passe ses après-midi au Luxembourg, qu'il aime en souvenir des promenades de Barras et de Fouché, et de la discussion qu'y tinrent le journaliste Étienne Lousteau et Lucien de Rubempré sur un banc, niché entre deux tilleuls, du côté de la rue de l'Observatoire, à propos du recueil de sonnets de Lucien. Le buste de Banville salue ses flâneries :

*Chéris  
Les parcs éblouissants, ces jardins de Paris  
Où pour nous réjouir, en leurs apothéoses  
Brillent les cœurs sanglants et fulgurants des roses*

L'été, la troupe de rapins qui entoure Bob s'installe à Barbizon. Le village n'est fait que d'une rue, en lisière de la forêt, et l'auberge Siron les accueille en leur faisant crédit. Les barbouilleurs travaillent la journée sur le motif et se retrouvent le soir autour du billard, un verre d'absinthe ou de vermouth à la main. Leur présence en ces lieux a été rendue possible par deux découvertes récentes : le tube de peinture, qui permet d'opérer désormais en pleine nature et plus seulement en atelier, et le chemin de fer qui les emmène au loin facilement, et pour pas cher. Un marchand de couleurs se déplace de Fontainebleau pour les ravitailler en matériel. Stevenson, quant à lui, arpente la forêt qui l'impressionne par ses rochers, son manque d'oiseaux, ses vipères et, de temps en temps, la rencontre d'un sanglier solitaire. Peut-être y croise-t-il aussi parfois un petit homme

à casquette conduisant une carriole anglaise à un cheval ou se promenant à pied, habitué lui aussi des arbres, qu'il salue de la tête<sup>2</sup>. Quand ils veulent profiter des plaisirs de l'eau, tous se rendent à Grez, sur le Loing, desservi par la gare de Bourron-Mariotte ou accessible depuis Barbizon par une longue marche dans la forêt. Découvert par Corot le hameau est devenu avec Barbizon et Pont-Aven l'un des rendez-vous des peintres

2. Stéphane Mallarmé, venu de Valvins.



Grez, le Loing et la tour de Ganne, 27 août 2015

désargentés du monde entier. Suédois, Américains, Irlandais et autres, hantent le vieux pont de pierre moussu, grimpent sur les ruines de la tour moyenâgeuse, et habitent l'hôtel Chevillon, une auberge accueillante dont les terrasses descendent vers la rive. On y canote, on y barbote ou on y pêche, depuis la berge ou depuis le pont. Aucun problème si rien ne mord : l'aubergiste a son propre vivier. Lors d'une excursion, dépourvu de papiers, Stevenson est arrêté par un commissaire de police. La guerre de 1870 est encore dans tous les esprits et le vigilant limier le prend pour un espion prussien.

— Que faites-vous dans la vie ?

— Je suis avocat écossais.

— Et vous arrivez à vivre de ça, par ici ?

A quoi Stevenson se fait la remarque que son interlocuteur a marqué un point...

— Enfin, il faut en finir, ajoute le policier méfiant, quel est votre nom ?

Le prévenu s'amuse à le lui donner très vite, avec un accent écossais marqué. Le crayon hésite.

— Eh bien, il faut se passer du nom. Ça ne s'écrit pas.

Le maître du barreau est envoyé en cellule, d'où un ami baronnet, ce qui impressionnera beaucoup les autorités locales, le tirera le lendemain.

Quand la troupe, à l'été 1876, s'installe à l'hôtel Chevillon de Grez, Stevenson a décidé de les rejoindre depuis Anvers en canoë. Lorsqu'il arrive enfin, toute la compagnie lui fait fête. Ce sera le coup de foudre. Des dizaines d'années plus tard, Lloyd se souviendra de cet adulte qui, d'emblée, alors que garçonnet il ne comptait en rien pour les autres, se tournera vers lui pour lui montrer son canoë. Il avait alors huit ans. Ensemble, ils traceront la carte de l'île mystérieuse, dont il est le petit héros. D'après lui sans doute, et peut-être aussi de son propre passé douloureux, Stevenson écrira les plus beaux poèmes d'enfance de l'histoire de la littérature, simples et tendres. Puis, peu avant sa mort, ils écriront ensemble *Le pilleur d'épaves*. La passion que Stevenson éprouvera pour la mère de Lloyd ne viendra qu'un peu plus tard, mais elle le saisira bientôt pour le garder en son emprise le reste de son existence.

Fanny Obsbourn avait alors trente-six ans. Née dans l'Indiana, mariée très jeune à un aventurier séducteur, elle a tout connu : durant la traversée de l'Ouest américain, elle a appris à se servir d'un revolver pour se protéger des Indiens, fréquenté les saloons pour y aller récupérer son époux, puis a fini par quitter l'Amérique et le volage, et s'en est allé étudier la peinture en



Passage des Panoramas, 12 octobre 2015 (MB)

Europe. Comme les femmes ne sont pas admises à l'École des Beaux-Arts, elle s'est inscrite avec sa fille Belle à l'académie Julian, installée dans le passage des Panoramas, le premier à s'être ouvert à Paris. Elle qui était pleine de gaieté et de vie, se remet difficilement de la mort de son petit Hervey. Une tuberculose dans sa forme la plus grave s'est déclarée à leur arrivée en France. Le calvaire de ce petit être à peine âgé de cinq ans a duré des mois. Lorsqu'il se mettait à crier « sang », tout le monde sortait de la chambre : dans de terribles convulsions, il aspergeait de rouge les linges que lui tendait sa mère jusqu'à un effroyable et dernier flot qui l'emporta. Lloyd s'est mis à son tour à tousser et tout a paru recommencer pour cette mère éperdue. On lui a conseillé la campagne, et elle s'est installée à Grez, avec ses deux enfants restants, Lloyd et Belle qui, à dix-sept ans, fait chavirer le cœur de Bob et de bien d'autres.

De retour à Paris, les trois s'installent du côté de Montmartre, 5 rue de Douai. Stevenson les rejoint le soir pour emmener Fanny dîner. De plus en plus souvent, il l'accompagne à l'académie, portant son chevalet, et assiste aux séances. Finalement, les quatre s'installent au numéro cinq de la rue Ravignan qui escalade la butte. Paris, à cette époque, est en ébullition. Le président Mac Mahon menace d'instaurer la loi martiale. Dans une France officiellement républicaine, crier « Vive la République ! » et chanter la Marseillaise valent un séjour immédiat au poste. Des soldats patrouillent dans les rues, censés protéger les élections. Mais c'est la République qui l'emporte malgré tout et Mac Mahon sera obligé de se démettre. Edimbourg n'est pas en reste : la nouvelle que Robert Louis vit avec une femme mariée y provoque un scandale familial d'ampleur. Après un dernier séjour à Grez, où l'on renonce à acquérir une barge sur laquelle tous les peintres auraient pu s'installer l'été, l'inévitable se produit : Fanny repart pour l'Amérique afin d'entamer une procédure de divorce dont ils savent qu'elle sera longue et difficile. Et Stevenson, quant à lui, se met en route en compagnie de Modestine.

Des années plus tard, contre l'avis de sa famille et de ses amis, il épouse Fanny, enfin libre, à San Francisco. Ils voyagent, en Écosse, en Suisse, à Hyères où ils s'installent dans un petit chalet où il dira avoir été pleinement heureux. Mais c'est aux îles Samoa qu'ils se fixeront finalement. Il y soutient les îliens contre l'impérialisme allemand et, à sa mort, ils porteront en foule le catafalque de celui qu'ils avaient surnommé *Tusitala*, le conteur d'histoires.

Bob ne devint jamais le grand peintre qu'il avait cru être, mais fut professeur à l'université de Liverpool, critique d'art influent et auteur d'un livre de référence sur Velasquez.

Deux ans avant sa mort, dans *Le pilleur d'épaves* co-écrit avec Lloyd, Stevenson décrit un personnage qui, venu jeune à Paris pour y étudier la sculpture, échoue, se ruine, et est alors forcé d'adopter un style de vie aventureux. Il y raconte les années de bonheur dans la pauvreté qu'il avait – qu'ils avaient tous – menées à Paris ■

### Références

Hodges Jeremy (2014) *Stevenson's Paris. Bohemian days before Treasure Island*, Falkirk, Bohemian Ventures.

Stevenson Robert Louis (2013/1879) *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, Paris, Flammarion [trad. de *Travels with a Donkey in the Cévennes*]